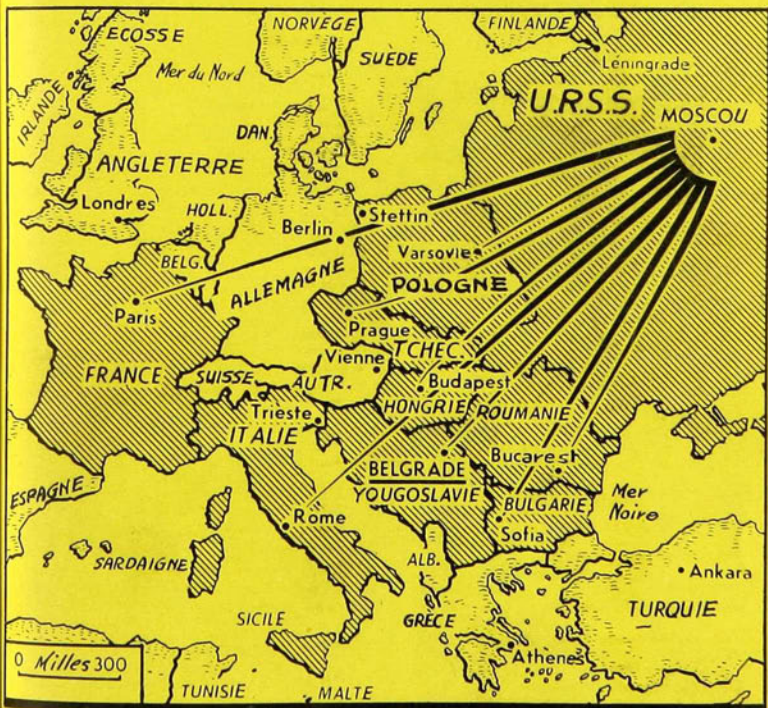


Sous le régime soviétique

Récit d'un jeune Ukrainien



A. P.

Les neuf pays membres du Comintern

L'OEUVRE DES TRACTS

Directeur : R. P. ARCHAMBAULT, S. J.

Publie chaque mois une brochure sur des sujets variés et instructifs

10. *Le Mouvement ouvrier au Canada.*
Omer Héroux
12. *Les Familles au Sacré Cœur.*
R. P. Archambault, S. J.
14. *La Première Semaine sociale du Canada.*
R. P. Archambault, S. J.
15. *Sainte Jeanne d'Arc.* R. P. Chossegros, S. J.
17. *Notre-Dame de Liesse.* R. P. Lecompte, S. J.
18. *Les Conditions religieuses de notre société.*
Le cardinal Bégin
19. *Sainte Marguerite-Marie.* Une Religieuse
22. *L'Aide aux œuvres catholiques.*
R. P. Adélar Dugré, S. J.
24. *La Formation des Elites.*
Général de Castelnau
26. *La Société de Saint-Vincent-de-Paul.* XXX
28. *Saint Jean Berchmans.*
R. P. Antoine Dragon, S. J.
30. *Le Maréchal Foch.* XXX
31. *L'Instruction obligatoire.* R. P. Barbara, S. J.
32. *La Compagnie de Jésus.*
R. P. Adélar Dugré, S. J.
33. *Le Choix d'un état de vie (jeunes gens).*
R. P. d'Orsonnens, S. J.
34. *Le Choix d'un état de vie (jeunes filles).*
R. P. d'Orsonnens, S. J.
38. *Contre le blasphème, tous !*
R. P. Alexandre Dugré, S. J.
42. *Saint Gérard Majella.* Abbé P.-E. Gauthier
44. *Le Bienheureux Grignon de Montfort.*
F. Ananie, F. S. G.
45. *Monseigneur François de Laval.*
R. P. Lecompte, S. J.
46. *Les Exercices spirituels de saint Ignace.*
S. S. Pie XI
47. *La Villa La Broquerie.*
R. P. Archambault, S. J.
48. *Saint Jean-Baptiste.* R. P. Alex. Dugré, S. J.
51. *Monseigneur Alexandre Taché.*
R. P. Latour, O. M. I.
56. *Contre le travail du dimanche.*
R. P. Archambault, S. J.
57. *L'Œuvre de la Villa Saint-Martin.*
R. P. Gustave Jean, S. J.
58. *Monseigneur Laféche.* R. P. Ad. Dugré, S. J.
59. *Le Bienheureux Bellarmin.*
R. P. Archambault, S. J.
60. *La Vénérable Bernadette Soubirous.*
Abbé P.-E. Gauthier
62. *Le Recrutement des Retraitants.* XXX
64. *L'Œuvre du curé Labelle.*
Abbé Henri Lecompte
65. *Saint François Xavier.*
Abbé C. Rondeau, P. M. E.
67. *Le Catholicisme en Chine.* Mgr Beaupin
68. *Le Jubilé de 1925.* XXX
71. *Saint Pierre Canisius.* R. P. Lecompte, S. J.
72. *Sainte Marie-Sophie Barat.* R. S. C. J.
73. *Nos Martyrs canadiens.*
R. P. Archambault, S. J.
74. *Les Serottes de Marie.*
R. P. Lépicié, O. S. M.
76. *La Presse catholique.* Mgr Elias Roy
77. *L'A. C. J. C.* Chanoine Courchesne
79. *Encyclique sur la fête du Christ-Roi.*
S. S. Pie XI
80. *La Retraite spirituelle.* S. Alph. de Liguori
81. *Une enquête sur le scoutisme français.* XXX
82. *Le Secrétariat des Familles.*
Dr Elzéar Miville-Dechêne
83. *Le Dr Amédée Marsan.* R. P. Léopold, O. C.
84. *Comment lutter contre le mauvais cinéma.*
Léo Pelland, avocat
86. *Saint Louis de Gonzague, confesseur.*
R. P. Plamondon, S. J.
87. *La Transgression du devoir dominical.* XXX
90. *André Grasset de Saint-Sauveur.* XXX
91. *Sauvez vos enfants du cinéma meurtrier !*
R. P. Archambault, S. J.
95. *Répliques du bon sens — II.*
Capitaine Magniez
96. *Marie de l'Incarnation.* R. P. Farley, C.S.V.
97. *Dimanche vs Cinéma.* Chanoine Harbour
98. *Thaumaturges de chez nous.*
R. P. Jacques Dugas, S. J.
100. *Le Rapport Boyer sur le cinéma.* XXX
102. *Les Retraites fermées en Belgique.*
R. P. Laveille, S. J.
104. *Répliques du bon sens — III.*
Capitaine Magniez
106. *Les Retraites fermées.* Ferdinand Roy
108. *L'Encycl. « Miserentissimus Redemptor ».*
S. S. Pie XI
110. *L'Apostolat.* Rodolphe Laplante
111. *Répliques du bon sens — IV.*
Capitaine Magniez
112. *Le Drapeau canadien-français.*
R. P. Archambault, S. J.
113. *L'Université Pontificale Grégorienne.* XXX
114. *La Retraite fermée.* Roland Millar
115. *L'Action catholique.* Mgr P.-S. Desranleau
116. *Un diocèse canadien aux Indes.*
R. P. E. Gagnon, C. S. C.
117. *Le Mois du Dimanche.*
R. P. Archambault, S. J.
118. *Pour le repos dominical.* D. B.
119. *Le Problème de la natalité.*
Benito Mussolin
121. *La Femme canadienne-française.*
Sr Marie du Rédempteur, S. G. C.
123. *Charte officielle du Syndicalisme chrétien.*
E. S. P.
124. *Le Sens social.* Abbé Joseph-C. Tremblay
125. *Sa Sainteté Pís XI.*
S. Em. le cardinal Rouleau, O. P.
127. *L'Encyclique « Mens Nostra ».* S. S. Pie XI
128. *La Destinée sociale de la femme.*
Marie-Thérèse Archambault
129. *Les Retraites fermées.* Dr Joseph Gauvreau
130. *Le B. Albert le Grand.* R. P. Richer, O. P.
131. *La Tempérance — I.* S. G. Mgr Courchesne

SOUS LE RÉGIME SOVIÉTIQUE

Récit d'un jeune Ukrainien¹

Je n'oublierai jamais la nuit du 14 au 15 février 1940.

Il était onze heures du soir.

Je m'en revenais tout bonnement à la maison comme d'habitude après mon travail, lorsque, chemin faisant, je remarquai que deux espions me suivaient. Je n'osais pas retourner la tête, mais je n'avais aucun doute qu'ils étaient à ma poursuite, car, lorsque j'augmentais le pas, ils se hâtaient également et retardaient leur marche dès que je ralentissais. Toutefois, j'espérais qu'ils ne m'arrêteraient pas ce soir-là, car j'avais la conscience claire, bien que j'eusse moins que de la sympathie pour leurs idées et le régime qu'ils venaient instaurer.

Nous hébergions alors chez nous un étudiant et je savais que ce dernier était déjà rentré. Mais, comme j'approchais de la maison, je fus étonné de voir que la porte de sa chambre était ouverte, alors qu'habituellement il la fermait. Je m'arrêtai un instant sur le seuil pour m'expliquer ce fait, puis j'allais me retourner pour voir si les deux espions me suivaient encore; à ce moment une main de fer m'enserra le poignet; je regardai et je vis à la lueur blafarde du soir les deux policiers avec leur garcette levée sur moi. L'individu qui me tenait la main droite me demanda: « Est-ce bien toi qui s'appelle X... » Je revins quelque peu de ma première frayeur et je répondis: « Oui, c'est moi. — Magnifique! me dit-il, en exhalant dans ma figure une haleine fétide, il nous faut maintenant ton compagnon. » Ils vidèrent mes poches, prirent mon porte-monnaie et m'emmenèrent dans la cuisine. Là, deux autres policiers s'occupaient déjà de fouiller mon compagnon. Quand ils eurent fini, ils me montrèrent leur pistolet. « Tu vois, me dirent-ils, c'est mieux d'obéir sans réplique. » Ils m'ordonnèrent alors de les suivre, ainsi qu'à mon compagnon. On nous fit asseoir dans un petit camion surnommé si justement le « corbillard », puis on démarra; de temps en temps, en route, le chauffeur faisait crier la sirène pour demander passage. Il était exactement minuit quand on s'ar-

1. Ce récit a été adressé par un jeune Ukrainien à son frère qui habite le Canada. Pour des raisons faciles à comprendre, la personne qui nous en a remis le texte, après l'avoir traduit, a supprimé le nom de l'auteur et même changé tous les noms propres qui s'y trouvaient. (Note des Editeurs.)

rêta à la rue Pelchinski. On nous conduisit à l'édifice qui forme le coin des rues Pelchinski et Katedski, et l'on nous fit entrer; mon compagnon marchait à droite, moi à gauche. Une fois à l'intérieur, on nous fit asseoir.

Trois officiers galonnés nous attendaient. L'un d'eux m'offrit une cigarette; j'acceptai, car on m'avait enlevé les miennes, et j'allumai. On commença alors à m'interroger, mais tout d'abord sur des points de portée indifférente. A bout de questions, on garda le silence pendant quelque temps. Puis, soudain, un des officiers, qui voulait évidemment expédier la besogne, me demanda: « Es-tu prolétaire? » Je répondis: « Oui. — Pourquoi donc, continua-t-il, défends-tu les bourgeois? — Il n'en est pas ainsi, repris-je, je n'ai aucune préférence ni pour les uns ni pour les autres. Je n'ai aucun intérêt à aider les uns et à faire tort aux autres. — Tu mens, reprit un lieutenant; que signifie ton refus de voter aux dernières élections? Tu es un contre-révolutionnaire, parasite. » Et il me donna un coup de pied sur le genou. Je me levai. Mais un gendarme me rejeta sur ma chaise. On me posa de nouvelles questions, mais comme je ne savais quoi répondre, je gardai le silence. On me lança différents sobriquets qu'il ne serait pas joli de te répéter. Un gendarme me demanda alors: « De quelle place Ilkow vient-il? » J'étais intrigué; je cherchai dans ma mémoire pour trouver quelqu'un du nom d'Ilkow. Et comme je n'en trouvais pas, je me tus. « D'où vient Ilkow? reprit la police. Répondras-tu coquin? » Je répondis que je ne connaissais pas d'Ilkow. Alors de tous côtés se mirent à pleuvoir les coups. Je me levai de mon tabouret et reculai dans un coin de la salle, regardant toujours mes agresseurs. Un des trois officiers sortit; le deuxième s'assit sur le coin de la table et se mit à jouer avec sa garcette, tandis que le troisième lui murmurait quelque chose à l'oreille. Quelques minutes plus tard, le premier officier rentra, accompagné de deux autres gendarmes armés de garcettes de caoutchouc blanc d'environ un demi-mètre de long. L'officier, qui tenait en main une petite garcette polonaise, me dit: « Regarde, canaille, ça, c'est le gourdin des Polonais; voici les nôtres; tu comprends? Ceux des prolétaires sont meilleurs. Parleras-tu, oui ou non?... » Je répondis que je n'avais rien à dire. Quelqu'un m'asséna alors un coup sur la tête; je vis des étoiles et mult planètes que les livres d'astronomie modernes n'ont pas encore découvertes; j'ignore combien de temps dura cette torture, mais quand je revins à moi, j'étais étendu par terre et quelqu'un m'appliquait une serviette d'eau froide sur la figure; je sentais des douleurs dans toutes les parties de mon corps. Je sus que j'avais été roué de coups.

Je m'assis alors sur le plancher, à l'endroit où j'étais tombé, et je regardai mes bourreaux. L'un d'eux était penché sur moi : il avait la bouche tordue, le nez croche, les yeux comme des cratères ; je crois que je le reconnaîtrais même en enfer. Il desserra les dents pour me dire : « Maintenant, mignon, j'espère que tu vas parler ? » Et il m'offrit une cigarette avec un sourire-grimace. Je refusai ; il me donna un coup de pied et éclata en injures. Un deuxième s'approcha de moi et me dit : « Lève-toi, frippon. » Je me levai, avec beaucoup de peine cependant, car tous mes membres étaient extrêmement endoloris. Il ajouta : « Pourquoi donc, misérable parasite, gardes-tu le silence ? Voudras-tu parler maintenant ? » Parler ou me taire leur était égal, je ne répondis pas. « Camarades, fit-il, cent coups sont trop peu pour lui. » Et les mauvais traitements recommencèrent. Cependant, on ne me frappa pas à la tête cette fois, et je ne perdis pas connaissance. Je me protégeai comme je pus de l'avant-bras.

Un officier avait trop chaud à ce jeu ; il enleva sa tunique. Il aurait mieux fait de la garder, car, sans elle, son pantalon largement déchiré en arrière laissait voir (veuillez m'excuser) un insupportable spectacle. Et, bien qu'épuisé je n'eusse aucunement envie de rire, je ne pus m'empêcher de sourire à la vue de ce chef de voyous, enguenillé et crasseux, qui se pavanait et donnait des ordres. Mon sourire eut l'heur de ne pas leur plaire, car l'un d'eux m'attrapa l'oreille et la tordit ; il me fit extrêmement mal. Comme il m'attirait vers la table, je lui pris la main et, pour me libérer de l'étreinte, je le renversai sur la table. Il lâcha prise pour le moment, mais deux de ses compagnons vinrent à sa rescousse, me saisirent et me serrèrent les bras comme dans un étai. De nouveau je tordis la main d'un de mes bourreaux pour lui faire lâcher prise. Ce qu'il advint alors de moi, je ne saurais exactement te le décrire : j'entendis les cloches sonner, le tambour battre et comme un bruit de tonnerre dans le lointain, et, de nouveau, je sentis la moiteur de l'eau froide sur ma joue. Je rouvris les yeux : j'étais étendu sur le plancher, près de la table ; le sang me sortait de la bouche et du nez. Mes lunettes étaient en mille miettes sur le plancher. « Lève-toi », me dit quelqu'un en me donnant un coup de pied. J'étais devenu insensible et tellement affaibli que j'étais bien plus disposé à dormir qu'à me lever. J'essayai cependant de me lever, mais je ne pus que m'asseoir sur le plancher. Deux gardes me prirent alors en dessous des bras et me conduisirent dans une pièce voisine, près d'un robinet et me dirent de me laver. Je ne pouvais me servir de ma main droite, tant j'y avais mal ; je croyais même que j'avais eu le bras cassé. De ma main gauche, je me lavai tant bien que mal, puis on me ramena dans la même salle. « Pourquoi donc t'obstines-tu à ne pas répondre à nos questions ? »

me dit un lieutenant. « Il eût été bien plus simple de tout dire dès le début, continua un autre, nous ne t'aurions pas frappé » ; et il me présenta une cigarette mais je n'acceptai pas. Il cracha sur moi et donna ordre aux gardiens de m'amener.

Je montai de nouveau dans le « corbillard » pour en redescendre un peu plus loin près d'un grand édifice que je ne reconnus pas. On me jeta au fond d'un cachot, où, de faiblesse, je m'évanouis. Je me réveillai quelques minutes plus tard lorsqu'un gardien m'apporta un matelas qu'il jeta à mes pieds. J'entendis ensuite le grincement d'une porte qui se ferme, le bruit d'une clef qui tourne dans une serrure, puis plus rien. A travers le grillage d'une oubliette tout au haut de mon noir cachot m'arrivaient les pâles rayons de la lune. C'était le 15 février 1940. L'hiver, cette année-là, fut très froid. Je n'avais dans ma cellule que le misérable matelas que le gardien m'avait apporté, et le linge de corps que je portais sur moi. Malgré l'inconfort du froid et les douleurs de tout mon corps, je m'endormis. Le lendemain matin, je crus que j'allais mourir. J'avais froid, j'étais devenu raide, j'avais peine à me mouvoir. Quelqu'un vint faire du feu dans une petite fournaise. On m'apporta de la nourriture trois fois durant la journée, mais je demeurai trois jours sans manger. Le menu consistait dans 60 grammes de pain, un peu de thé pour le déjeuner, du pain et de la soupe pour les repas du midi et du soir. Après ces trois jours de jeûne, je me sentis très faible. On m'amena chez le médecin. Là, le gardien m'aida à me déshabiller. J'avais tout le corps enflé et marqué de larges contusions. Je fus effrayé de me voir. Lorsque je fus seul avec le médecin, celui-ci me demanda quels étaient ceux qui m'avaient ainsi battu. Je répondis que c'était les agents de la police N. K. V. D., dans les rues de Pelchinski. Le médecin hocha la tête, mais n'osa rien dire. Il m'assura que ma main droite ne souffrait d'aucune fracture, et tout en pansant mes plaies, il m'encouragea à prendre de la nourriture. « Voyez-vous, me disait-il, les jours se suivent et ne se ressemblent pas, aujourd'hui c'est la peine, demain ce peut être la bonne fortune. Je vais demander pour que l'on chauffe votre cellule. » Je le remerciai avec effusion. On me conduisit ensuite à la prison. On chauffa les trois jours suivants, puis ce fut tout. Après ma visite chez le médecin, je repris courage, et parce que ma faim était devenue très grande, je mangeai avec appétit tout ce que l'on me donnait, ce qui était assez peu cependant, comme je l'ai dit plus haut. Après deux semaines, je mangeai même le pain durci que j'avais laissé pendant mes trois jours de jeûne.

Les interrogatoires recommencèrent la nuit. Cependant, je ne revis plus mes premiers bourreaux. Par deux fois dans la suite, les gardiens me frappèrent à la figure, puis on me

laissa la paix. Je demeurai dans cette prison au delà de deux mois. Le printemps ramena des jours plus doux et les rayons d'un soleil bienfaisant réjouirent ma solitude. Par moments mon état d'esprit était tel qu'il me semblait que je deviendrais fou. Je ne pouvais pas me faire à la pensée que tous les maux dont on m'affligeait étaient dus à mon abstention au scrutin. Je tâchais de m'illusionner sur mon sort; je me disais que c'était par erreur que l'on m'avait ainsi jeté en prison, que l'on me relâcherait bientôt.

Après ces deux mois de réclusion, on m'emmena dans une autre pièce où l'on avait réuni des personnes d'âge et de nationalités différents. Il y avait là quelques lits avec des paillasses. Les prisonniers étaient assis et causaient ensemble. L'air était infect, mais c'était là un moindre mal, et quand le gardien eut refermé la porte, je poussai un soupir de contentement de me retrouver enfin parmi le monde après deux mois de solitude. Je promenai un regard satisfait sur les prisonniers et je leur dis « bonsoir ». Ils me répondirent, les uns en ukrainien les autres en polonais. Puis ils s'empresèrent autour de moi, me posèrent des questions et m'offrirent du tabac. Je les remerciai avec beaucoup de cordialité. Je n'avais pas fumé depuis deux mois. Je tirai à grandes bouffées; c'était une satisfaction *sui generis*. Il y avait là des Juifs, des Polonais en grand nombre, aussi des Ukrainiens. Je me retrouvai dans cette salle avec un officier polonais de Lwow, qui m'invita dans son petit coin pour jaser. Il me donna des nouvelles de mon ami L. M., avec lequel il s'était trouvé en prison. Il eut des paroles élogieuses à son endroit. La journée se passa à converser un peu avec chacun, puis quand vint le temps de se reposer, l'officier polonais m'invita à partager son grabat. C'était un lit étroit, à une place. J'acceptai l'hospitalité plutôt que de coucher sur la dure. Nous nous disposions bout à bout: les pieds à la tête l'un de l'autre. En arrière de la prison, il y avait une grande cour et chaque jour nous pouvions nous y promener. Un mur de pierre nous cachait la vue de la ville. Grand Dieu! comme l'envie nous prenait d'escalader ces hautes murailles et de nous enfuir pour revoir, ne fût-ce qu'une fois, les lieux chéris de notre enfance, nos parents et nos amis! Les jours ensoleillés du printemps invitaient à cette nostalgie, mais nous savions que ce rêve était absurde et vain.

Un mois environ après mon arrivée dans cette prison, on amena un si grand nombre de prisonniers nouveaux qu'on pouvait à peine se mouvoir dans la salle. Un gardien lut différentes listes où la ségrégation des prisonniers avait été préparée d'avance. Mon nom se trouvait sur une de ces listes et je dus partir.

On me conduisit, ainsi que d'autres, au tribunal de la chambre 54. Il devait y avoir là une centaine de prisonniers, dont une cinquantaine de Polonais, une trentaine d'Ukrainiens, le reste de nationalités diverses, des Juifs principalement. Un de ces prisonniers voulut bien emporter à maman une lettre que j'avais eu soin de coudre dans la doublure de son manteau.

Deux semaines plus tard, je reçus 70 roubles de maman ; il ne lui était pas permis de nous en envoyer davantage. Je reçus aussi du linge et du savon. Avec l'argent j'achetai du pain, des vivres et des cigarettes.

Vers la fin d'août 1940, nous quittâmes Léopold. A la faveur de la nuit, le « corbillard » fit le transport des prisonniers à la gare. Je ne pus dormir cette nuit-là ; nous entendions continuellement le sifflement des sirènes, les ordres des commandants qui mâchaient le meilleur de leur vocabulaire. On entendait des phrases comme celle-ci : « Si tu vas à droite ou à gauche, je t'abats comme une charogne. » Le lendemain le train roulait vers l'est. Pendant deux jours nous voyageâmes par train de marchandises, tantôt vers le nord, tantôt vers l'est. Nous arrivâmes enfin à Kiev, notre chère capitale.

O Kiev ! ô Kiev ! combien de fois j'ai rêvé de te voir et en quel état je te trouve ! Malgré moi je me rappelai les braves des Krytés et mon professeur d'allemand, le Dr Losky, un des héros de cet inoubliable épisode de la dernière guerre, où notre cher pays conquit un moment son indépendance. Devant mes yeux repassa toute l'histoire de l'Ukraine. Dieu juste, me disais-je, quand donc les tyrans de l'Ukraine cesseront-ils de l'opprimer ? Et comment se fait-il que nos compatriotes ne se rendent pas compte qu'il faille enfin s'unir pour secouer le joug qui nous écrase ? Tout ce qu'on voit ici déconcerte l'imagination.

A Kiev, on me conduisit à la prison de Kérélivka, dont une section était spécialement destinée aux prisonniers politiques. On me fit monter au troisième étage ; on m'introduisit dans une grande salle où se trouvaient déjà un grand nombre de prisonniers. Je les saluai en entrant ; ils me rendirent mon salut en ukrainien et en polonais. Ici l'atmosphère était agréable ; bien que la salle fût surpeuplée, tout était propre et l'ordre y régnait. Les prisonniers avaient pu recevoir chaque mois des paquets de leurs parents ; ils me régalerent de leurs friandises et m'offrirent des cigarettes. Tous manifestaient leur joie de m'accueillir. Je connus là des compatriotes de la grande Ukraine, comme aussi des Ukrainiens de la Galicie. Je demurai presque huit mois dans cette prison. Nous y étions relativement bien logés. Nous avions cinq lits, une table et trois tabourets. Le nombre des prisonniers variait

souvent. Un de nos compatriotes connaissait très bien la musique et avait autrefois dirigé une chorale. Il organisa un chœur parmi les prisonniers. En quelques jours, nous écrivîmes cinquante-trois chants ukrainiens, quinze polonais, huit russes. Tous prenaient part avec entrain aux exercices et aux concerts. Loin de mettre obstacle, les gardiens, souvent, ouvraient toutes grandes les portes de notre prison afin de mieux entendre, et, en général, ils nous donnaient une meilleure nourriture que les autres. Ici, je ne connus pas la faim. Au déjeuner, nous avions même du sucre; au dîner et au souper, nous avions assez de pain et de soupe.

A Kiev, je dus subir de nouveaux interrogatoires judiciaires, mais personne ne me frappa. Après quelques séances de la Cour on me laissa tranquille. En mon absence, un trio moscovite me condamna à trois mois de travaux forcés dans les lointaines toundras¹ du Nord, sous le grief que j'étais un élément dangereux. On me demanda de mettre ma signature au bas de cette pièce. Je refusai, mais cela ne les impressionna pas; la sentence fut maintenue.

Au printemps de 1941, un agent de police vint me dire de faire mes paquets, qu'il venait me chercher. Je n'avais pas grand'chose à apporter; tout ce que je possédais, je le portais sur moi. Je fis mes adieux à mes compagnons d'infortune. Je les embrassai avec affection. Nous avions vécu comme des frères pendant huit mois et personne n'avait eu de rapports offensants, bien que les sujets les plus épineux eussent servi de thème à nos conversations: politique, religion, etc. J'avais connu là un Juif qui avait été procureur à Kiev et qui demeurait en deçà du Dniester; sa conversation m'intéressait et nous jasions souvent intimement. Il me confia qu'il avait entendu dire qu'il y avait 25 millions de prisonniers dans les plaines de Russie. Je le crus facilement, car j'avais lu la même chose dans la presse polonaise où l'on rapportait le procès d'un prévenu polonais; l'accusé avait osé dire à ses juges (des Russes) qu'ils n'auraient jamais la force de détruire 25 millions de Polonais. Le magistrat lui répondit avec ironie: « Sois tranquille à ce sujet, nous en avons plus que cela dans les casernes et les prisons du Nord. »

On m'emmena dans une salle plus vaste où se trouvaient environ soixante-dix personnes d'âge différent: une quarantaine de Polonais, les autres, des Ukrainiens. J'étais le seul de l'Ukraine occidentale. Là, je fis connaissance avec un beau

1. *Toundra* est le « nom donné aux prairies arctiques qui se développent sur les côtes basses de la Russie et de l'Amérique du Nord. Les Anglais appellent les toundras de la mer d'Hudson *Barren Grounds*. Elles constituent les formations végétales les plus septentrionales, soumises au maximum de froid et d'humidité compatible avec la venue de toute plante » (*Nouveau Larousse Illustré*).

groupe d'étudiants de l'Université de Kiev. C'était des jeunes de dix-sept à vingt-cinq ans; ils étaient en tout vingt-sept. Dès qu'ils surent qui j'étais, ils m'attirèrent dans leur milieu et me posèrent mille questions auxquelles j'étais heureux de répondre. Ils étaient pleins d'enthousiasme et d'espérance pour leur nation et c'était pour avoir voulu la défendre qu'on les avait emprisonnés.

Quelques jours seulement après mon arrivée, ils reçurent leur sentence: cinq devaient être fusillés, les autres perdaient leurs droits de citoyen pour cinq ans et recevaient une condamnation variant de dix à quinze ans de prison (entendez: travaux forcés). Cette rencontre fut pour moi une révélation. Je n'aurais jamais cru que cette jeunesse, élevée dans l'atmosphère communiste, sous la surveillance d'organisations bolchévistes secrètes de toutes sortes, pût jouir d'une si saine conception de la vie, distinguer le vrai du faux avec autant de bon sens et se garder si bien de la contamination communiste. La philosophie de Lénine ne les avait pas entamés. Je n'oublierai jamais ce que l'un d'eux dit un jour en ma présence à l'un de ses compagnons: « Il n'y a rien de bien extraordinaire à se dévouer pour sa nation, si on lâche ensuite dans l'infortune; l'héroïsme est de tenir; c'est la seule chose qui compte pour un peuple. Quant à nous, nous sommes perdus comme nation, pour longtemps encore, du moins.

Je leur racontais la vie que l'on mène de l'autre côté de la Zbruch. Ils me disaient les terribles choses qu'ils avaient vues chez eux, la famine qui sévissait dans toute l'Ukraine en 1930, l'homme faisant la chasse à l'homme, les mères dévorant leurs enfants. Les deux semaines que je vécus avec eux demeurent un des plus doux souvenirs de mon séjour en prison.

De Kiev, on me transféra à Kharkov.

La prison de Kharkov était double; une partie pour les hommes, l'autre pour les femmes, avec une cour commune où, à tour de rôle, nous prenions nos récréations. De notre prison nous pouvions parler aux femmes quand c'était l'heure de leur récréation, et pendant la nôtre elles s'avançaient jusqu'à la fenêtre et nous jasions encore. Il y avait là deux jeunes filles de dix-sept ans que j'avais connues à Léopold (Lwow), nommément L. C. et M. M. Elles avaient perdu leur droit de citoyenneté pour cinq ans et reçu une condamnation de dix années de prison. De nos fenêtres, nous communiquions par signes au moyen d'un alphabet convenu entre nous. Nous ne pouvions nous empêcher d'être touchés de la souriante magnanimité dont elles faisaient preuve dans la tristesse de leur réclusion. Ici comme à Kiev, nous avons formé une chorale, et souvent nous chantions dans la cour extérieure

pendant des heures entières. Les jeunes filles se tenaient à la fenêtre et nous applaudissaient. Avec le temps, elles apprirent nos chants et à l'heure des concerts elles unissaient leurs voix aux nôtres.

Je n'oublierai jamais le dernier soir que je passai à la prison de Kharkov. Les gardiens nous avaient avertis que nous partirions le lendemain. C'était vers la fin de mai 1941. Le ciel était pur comme aux plus beaux jours du printemps. La journée avait été chaude, le soleil se couchait dans une féerie de couleurs.

Après le souper, nous nous réunîmes dans la cour extérieure pour causer comme de coutume; mais il y avait dans l'air quelque chose d'inexprimable qui rendait les dernières heures de notre séjour dans cette deuxième capitale de l'Ukraine doublement mélancoliques. Je ne retrouverai jamais les émotions profondes que j'éprouvai ce soir-là. Nous nous étions assis en rond dans la cour, évoquant nos douleurs récentes, devisant sur le sort qu'on nous ferait le lendemain.

Non loin de nous, les jeunes filles de la ville qui revenaient de l'ouvrage chantaient le refrain :

*Attelez les chevaux, jeunes gens,
Nous ne pouvons plus rester ici.
Nous irons par le vaste monde
Chercher un sort meilleur.*

L'écho de leur voix se perdit dans le lointain. Tout autour de nous, devint pour un moment silencieux, comme lorsque l'on sème la graine de pavot. Chacun prêtait l'oreille pour capter encore les derniers sons des chants aimés.

Soudain, de la cour, les étudiants entonnèrent le chant choral que deux cents voix d'hommes continuèrent :

*Adieu, terre natale, douce et chère patrie!
Adieu, blonde que j'aime!
Adieu, verger fleurer et reverdi!
Adieu, noble Ukraine!*

En t'écrivant ces lignes, au seul souvenir de cet inoubliable soir, mes yeux se mouillent de larmes. Il me semble encore entendre la douce mélodie du départ que la brise du soir emportait par delà les hautes murailles de la prison vers la grande Kharkov.

Les jeunes filles ne dormirent pas ce soir-là, comme je l'appris par L. C., mon amie. Avant de partir, cette bonne personne me jeta par la fenêtre un mouchoir qu'elle avait brodé dans sa captivité. C'est là un autre souvenir bien doux de mon séjour à Kharkov.

Le matin de cette mémorable nuit sous les étoiles, nous dûmes subir un examen médical complet. On nous réunit dans une salle, on nous fit déshabiller, peser, puis enregistrer comme une vile marchandise. Des wagons à marchandises furent aménagés pour un voyage plus long; nous nous embarquâmes.

Le voyage dura un mois. Après avoir traversé Moscou, nous aperçûmes les baraques des prisonniers. Il y en avait des centaines, placées comme des nids de bourdons le long de la voie ferrée. Nous pûmes nous rendre compte que les prisonniers étaient divisés pour le travail de jour et le travail de nuit. Un grand nombre paraissaient amaigris, signe non équivoque que ce qu'ils recevaient de nourriture et de soins ne contrebalançait aucunement les efforts qu'on exigeait d'eux.

Pendant ce voyage, notre nourriture consistait en un demi-kilogramme de pain, un peu de poisson, de l'eau, et parfois nous recevions un peu d'oignon et de l'ail. C'était tout. Aux heures des repas, le gardien faisait la revue des prisonniers pour s'assurer qu'aucun n'avait fui.

Vers le 25 juin 1941 (nous étions encore en route vers le nord) un des prisonniers entendit une conversation entre les gardiens. Ils parlaient de la guerre qui venait d'être déclarée entre les bolchévistes et les Allemands. Cette nouvelle fut reçue avec grande joie dans le camp, car elle nous apportait l'espérance que nous serions bientôt délivrés.

Je veux signaler ici un phénomène particulier.

En route, les prisonniers se sentirent soudain fatigués, et pris de sommeil. Comme je manifestais au gardien que nous avions trouvé la journée très longue, un des prisonniers m'expliqua que, dans cette région, c'était le jour trois mois durant et la nuit pendant un égal espace de temps. Je me rappelai ce que j'avais appris à l'école sur ce phénomène polaire. Pendant les demi-nuits nous pouvions contempler de magnifiques aurores boréales. A mon avis, peu de choses sur la terre peuvent autant réjouir l'œil humain. Toutefois, comme nous étions harassés de fatigue, nous ne pouvions savourer ce spectacle.

Lorsque nous fûmes arrivés à destination, on nous distribua dans des baraques confortables; là, nous reçûmes chacun de la nourriture pour trois jours, après quoi on nous dirigea vers les chantiers. Nous marchions à la file indienne, dans un chemin de pied, le long de la voie ferrée. En chemin, nous croisions des prisonniers polonais qui revenaient du travail.

Les gardiens nous avaient dit avant de partir que ceux qui tomberaient en cours de route seraient abattus sans plus

de façon et abandonnés dans les toundras. Plusieurs de notre groupe tombèrent épuisés sur le bord de la route; nous entendions de temps en temps des décharges de fusil, et chacun se disait: « Bientôt ce sera mon tour. » Les premières fois, cela nous énervait, mais après quelque temps nous n'en faisons plus de cas. Malgré mon extrême faiblesse, je pus me rendre au chantier, mais j'étais exténué; nous avons marché pendant trois semaines. J'appris plus tard, par ceux qui étaient tombés de fatigue au cours du voyage, que personne n'avait été tué, mais qu'on voulait seulement effrayer les autres par des détonations de fusil.

Pour le travail, nous étions divisés en équipes. Chacune avait son quart, ses heures de travail. Comme nourriture: un demi-litre de soupe claire et un peu plus d'un demi-kilogramme de pain. Personne ne laissait jamais rien de sa maigre pitance. Le travail était dur; nous travaillions toute la matinée au pic et à la pelle, jusqu'au dîner, soit six heures. On nous accordait alors une heure de repos pour le deuxième repas, après quoi nous avions encore cinq heures de travail. Nous revenions alors à nos baraques. En chemin nous rencontrions les travailleurs du deuxième quart qui allaient nous remplacer. Les patrons nous taillaient du travail pour l'accomplissement duquel ils nous accordaient un temps très restreint. Ceux qui remplissaient la norme fixée recevaient une nourriture plus abondante. Mais ils étaient bien rares; en fait, je n'en ai pas connu. Aussi il n'était pas surprenant que, surmenés, mal nourris, nous maigrissions à vue d'œil. Nous ressentions continuellement un grand besoin de repos physique, de nourriture et de sommeil. Pour assouvir leur faim, plusieurs prisonniers allaient à la place des déchets, fouillaient avec un bâton pour essayer de trouver quelque bon morceau et s'estimaient heureux s'ils pouvaient mettre la main sur une tête de poisson, des pelures de patates, ou autre chose, qu'ils nettoyaient et faisaient cuire avec des herbes assaisonnantes; souvent ces herbes étaient amères, car là-bas nous ne trouvions pas de ces plantes qui donnent si bon goût aux mets comme l'ail et l'oignon.

Pour te donner une plus juste idée de la faim qui nous tourmentait, je te citerai deux faits. Après quelques semaines de travail dans les premiers chantiers, on nous amena à un nouvel endroit pour y travailler à la construction du chemin de fer menant à Workut. Workut était à deux jours de marche. C'était une toundra sauvage que nul pied humain n'avait foulée avant nous. Nous construisîmes nous-mêmes nos baraques provisoires avec clôtures. Or, un jour, on nous envoya chercher des instruments de travail tels que pics, pelles, roues de brouettes, etc. Nous longions une colline dans un sentier serpentant que nous avons battu nous-mêmes pour nous

rendre de notre cantine au chantier, lorsque nous aperçûmes au pied de la colline un prisonnier qui servait de l'avoine à un cheval. Il ne fallait rien moins que cela pour nous faire dévaler la montagne et nous précipiter sur le sac d'avoine pour en emplir nos poches. Les gardiens criaient et tiraient en l'air, rien n'y fit, le sac fut vidé. Quelques jours plus tard, les gardiens, qui craignaient de voir se renouveler la scène des jours précédents, nous réunirent dans le sentier au pied de la colline et nous prévinrent que le premier qui bougerait serait abattu sans pitié. Cette fois personne ne bougea.

Je portais de magnifiques bottes de façon anglaise, marque Dolbox, que j'avais apportées avec moi de Léopold (Lwow); c'était des bottes de prix pour les chasseurs. De plus, grâce au soin que j'avais eu de mes habits, mon manteau et mon habit de tous les jours étaient en assez bon état. J'échangeai tout cela pour de vieilles chaussures de caoutchouc et pour des pantalons déchirés et usés qui ne valaient presque rien, afin de recevoir d'un brigadier un kilogramme de pain et un paquet de tabac.

Attifé de ces guenilles, sale, la barbe longue, les joues creusées par la faim, tu peux facilement te représenter quelle triste mine j'offrais.

Un vieux compagnon d'infortune venu de Stanislav devint tout enflé après un mois de cette vie de misère. Il dut nous quitter pour se faire soigner au dispensaire. En partant, il me remit ses bagages pour que je les lui gardasse jusqu'à son retour. « J'ai là un kilogramme de farine, me dit-il, je vous le confie, quand je reviendrai j'en aurai grand besoin, vous me le remettrez. » Je lui promis que je le lui garderais fidèlement. Mais quand il me remit son petit trésor, mes mains tremblaient de convoitise. Je m'empressai d'aller cacher le tout sous mon oreiller. Le lendemain il plut toute la journée. Nous revînmes aux baraques le soir, boueux, transis et fatigués. Je rentrai au camp, frissonnant et tourmenté d'une grande faim.

Tous les prisonniers se couchèrent de bonne heure ce soir-là. Mais, moi, je ne pouvais dormir; le kilogramme de farine sous mon oreiller, là, tout près de moi, hantait mon imagination. Je me représentais comment je pourrais en faire un bon gruau ou une galette succulente et rassasier enfin cette faim qui me dévorait depuis si longtemps. En proie à cette tentation, je me retournais dans mon lit sans pouvoir trouver sommeil. J'essayais de repousser toute idée de victuaille, mais l'image de farine, galette et gruau me revenait comme une obsession. Je me sentis sous la force d'une main qui ne lâcherait pas que je n'aie fait le pas qui mène à l'abîme. A moitié conscient, à moitié dans le sommeil, je me levai furtivement

comme un voleur, j'étendis la main vers le sac de farine, au moyen d'une tasse j'en puisai un demi-litre, j'attachai de nouveau le sac, le recouvris d'une écorce de bois et de mon oreiller, et je sortis dans la cour cachant l'objet de mon larcin sous mes vêtements. Je me dirigeai vers la pompe pour y puiser de l'eau que je mélangeai à la farine. Près de la cuisine, je trouvai des éclisses de bois, je fis un petit feu suffisant pour cuire ma popote. En quelques instants j'avais une succulente pâtisserie que je dégustai avec appétit. Je retournai à mon lit, mais le diable m'y suivit. J'avais encore faim, la saveur de mon pâté faisait danser mes papilles gustatives, je n'y pus tenir; à tâtons je vidai dans ma tasse le reste du sac de farine et revins à la cour me régaler comme la première fois. Ma faim se calma, je me recouchai et m'endormis.

Quelques semaines plus tard, l'infortuné compagnon qui m'avait remis cette farine revint au camp. Quoique remis, il avait encore maigri. Lorsqu'il me demanda la farine qu'il m'avait confiée, je ne pus soutenir son regard, j'aurais voulu que les montagnans me couvrissent. Et crois-moi, cher frère, même en t'écrivant ces lignes je rougis de honte au seul souvenir de ma lâcheté.

Après deux mois de ce régime abrutissant, nous devenions lourds et moroses, moralement démontés. Les yeux nous enflaient; plusieurs se plaignaient que les dents leur tombaient, d'autres souffraient de douleurs d'entrailles. Quelqu'un me contait que dans un camp voisin, où des prisonniers avaient mené cette vie pendant plus d'une année, plusieurs étaient morts, soit de faim, soit d'épuisement. Parmi nous, les uns étaient tellement amaigris qu'il ne leur restait que les os et la peau. Faute d'une nourriture et de soins suffisants, plusieurs furent emportés durant l'hiver, soit par un rhume, la fièvre, ou même furent gelés vifs.

La vie des galériens ou les souffrances des prisonniers condamnés aux travaux forcés dans les pays civilisés est une fête à côté de la misère des toundras.

Il nous restait l'espérance que quelqu'un viendrait nous délivrer ou que la guerre tournerait de façon à forcer les Russes à nous relâcher.

Un de nos compagnons ne put tenir à cet esclavage. Il sauta par-dessus les tranchées, traversa les lignes de fils barbelés et s'enfuit à travers la toundra. Le gardien s'en aperçut et se mit à tirer dans sa direction, mais le fuyard réussit à leur échapper. On lança à sa poursuite deux pelotons de soldats avec des chiens. Quelques heures plus tard on ramenait son cadavre. Il n'y eut aucune cérémonie religieuse ni civile à son enterrement.

Peu de temps après cet événement, un brigadier russe nous annonça que les Allemands s'avançaient très vite sur le front nord, que toute l'Ukraine était occupée et que l'armée ukrainienne organisée par les Allemands offrait la plus grande résistance, en même temps que c'était la plus agressive. En entendant cela, un jeune ingénieur polonais vint m'offrir ses félicitations. Bientôt arriva un délégué soviétique; il apportait la nouvelle que nous étions libres de nous enrôler dans l'armée polonaise qui s'organisait sur les terres de Russie.

Je n'ai pas besoin de te dire que tous s'enrôlèrent avec joie. Je n'essaierai pas non plus de te décrire le bonheur des prisonniers quand on nous remit de nouveaux habits, 200 roubles, et qu'on nous conduisit au son de l'orchestre à la gare de Moscou. C'était vers la fin de septembre 1941. Nous contournâmes les monts Ourals du nord, et nous arrivâmes après quelques semaines à Tatischev, où se trouvait un détachement de l'armée polonaise. A Tatischev nous commençâmes notre entraînement militaire. Je ne m'attarderai pas à te parler de notre vie au camp, c'est une existence monotone, mais ici, du moins, nous avions au cœur une grande espérance, celle d'être libres dans un avenir assez prochain.

La faim fut ici encore notre compagne. Nous mangeâmes souvent des chiens, des chats, des rats des champs que nous faisons cuire avec des betteraves. Nul moyen de se procurer des patates. Cependant, nous étions tout aussi bien nourris que les soldats russes; nous recevions environ 700 grammes de pain par jour, de la soupe et au déjeuner du thé sucré. L'été comme l'hiver nous habitions dans les baraques militaires où, l'hiver, nous gelions comme des chiens.

Au printemps de 1942, l'armée polonaise, dont nous faisons partie, se rapprocha des frontières de Chine. Puis, nous dûmes évacuer la Russie par la Perse. A cette occasion plusieurs jeunes filles russes nous supplièrent de les faire passer pour nos enfants ou nos épouses; elles voulaient se sauver de leur propre pays. Plusieurs de ces malheureuses avaient des parents prisonniers dans les steppes de Sibérie ou dans les toundras arctiques. Il m'a été donné de converser avec plusieurs de ces jeunes filles et je n'en ai pas rencontré une seule qui n'eût quelqu'un de sa famille prisonnier et condamné aux travaux forcés. Nous pouvions mieux nous enquérir de la mentalité politique auprès des jeunes filles. En général la jeune fille russe craint moins de se compromettre, tandis que les hommes sont évasifs lorsqu'on aborde les questions politiques; ils craignent même leurs propres enfants.

Vers la fin d'août 1942, ainsi que je l'ai dit plus haut, nous traversâmes la Perse, pays de richesse et de beauté, qui fut

jadis la grande puissance mondiale. Du jour où je quittai le sol moscovite je ne connus plus la faim... Plusieurs soldats qui avaient souffert de la faim en Russie furent pris de grandes douleurs d'entrailles en arrivant en Perse. C'était sans doute qu'ils avaient commis de petites orgies. Car en Russie, pour sa solde (soit 25 roubles), le soldat pouvait recevoir cinq beignes qu'il avalait en un rien de temps et qui le laissaient sur sa faim, tandis qu'en Perse, pour la solde de quinze jours, on pouvait s'acheter de la nourriture abondante pour tout un mois et se procurer par surcroît de bons plats.

C'est par le port de Krasnavod (Belles-Eaux) que nous avons quitté la Russie pour nous rendre par la mer Caspienne au nord de la Perse. Après deux semaines de repos dans ce pays enchanteur, nous partîmes pour l'Iran. La traversée de la Perse dura douze jours, y compris les arrêts. Je ne me figurais pas le pays des Darius si beau. Les paysages sont pittoresques, les vallées plantureuses, les montagnes superbes. Rien ne nous manqua pendant le voyage. Nous étions dans la jubilation de savoir les Russes loin derrière nous. Peut-être seras-tu intéressé que je te signale un phénomène atmosphérique des montagnes de Perse: au fond des vallées un soleil torride nous brûle, nous cuit presque, tandis sur les hauteurs le froid nous glace.

Partout les Persans nous accueillaient avec le sourire. A chaque arrêt, ils venaient en grand nombre nous offrir des fruits de leurs vergers, du cidre, des biscuits ou des gâteaux qu'ils nous donnaient de bonne grâce et gratuitement. Je n'exagère pas en disant qu'on avait là l'impression d'avoir quitté l'enfer et d'être enfin entré au paradis, tant était grande la différence de notre situation d'autrefois et celle d'aujourd'hui.

Nous retrouvâmes la même hospitalité en Irak, en Palestine puis au Liban et en Egypte. La Palestine, tout comme l'Iran, est un pays où règnent l'ordre et la culture. J'ai vu Jérusalem, Nazareth, Bethléem; j'aurais voulu y rester toujours. Dans le Moyen-Orient, chaque ville possède une attraction particulière. Mais les magnifiques constructions modernes de Bagdad et Téhéran nous disent le caractère exotique de ces villes. Même ici, cependant, d'antiques monuments attestent la culture classique des âges plus anciens.

En Egypte, vers l'heure de midi, il faisait une chaleur torride. Un soleil de plomb dardait ses brûlants rayons et il nous fallait alors trouver un bivouac commode pour camper. Nous dressions une double tente sous laquelle il nous fallait rester pendant cinq heures dans un demi-habillé. Impossible de marcher sur le sol pieds nus, car le sable était comme des braises. Parfois nous fûmes témoins de terribles ouragans.

Il nous était alors presque impossible de respirer. Le sable nous emplissait la bouche et les yeux. Nos habits devenaient tout imprégnés de sable et prenaient une couleur ocre...

L'armée polonaise demeura au désert jusqu'au début de 1944. Nous traversâmes alors en Italie, où, à chaque pas, nous rencontrions les ruines de la guerre.

J'ai été au front, j'ai vu le feu.

Je t'ai déjà écrit quelle était la condition que les Polonais faisaient aux Ukrainiens dans l'armée. En général nous étions bien traités. L'animosité qui existait avant la guerre entre nos deux nations avait fait place à une meilleure entente. Très souvent nous nous mêlions aux Polonais pour chanter. Nous nous joignons à eux également pour la célébration de leurs fêtes. Ils faisaient de même lors de nos réjouissances. Nous avions le même chapelain, un prêtre catholique romain, pour la raison qu'aucun prêtre grec-catholique n'avait été relâché par les Russes.

Pour ce qui est de mon existence ici (en Angleterre), je n'ai pas à me plaindre. Au front, la vie est pleine de péripéties. Au début, on est saisi par la crainte de la mort. Mais ensuite on s'y habitue, la mort fauche et l'on ne s'en occupe pas plus que d'une affaire ordinaire. On devient machine et l'on fait tout machinalement, même tuer. Devant l'ennemi j'ai demandé à Dieu une seule faveur: de revoir, si c'était là sa volonté, mon village natal et notre chère maman; que si, dans ses desseins éternels, il avait décrété que je dusse mourir sur le champ de bataille, il m'accorde de n'être pas trop torturé. C'est tout. J'ai été blessé gravement une fois. Mais, comme tu vois, après huit mois d'hôpital, ici, je me trouve encore assez bien portant. Je remercie Dieu d'être encore de ce monde. Présentement j'étudie l'électricité. Salue bien de ma part toutes mes vieilles connaissances. Je te souhaite beaucoup de succès dans tes travaux.

Ton frère..., etc.

L'ŒUVRE DES TRACTS — Suite

132. *Les Bénédictins*.
Dom Léonce Crenier, O. S. B.
133. *La Médaille miraculeuse*.
R. P. Plamondon, S. J.
136. *La Formation d'une élite féminine*.
Marguerite Bourgeois
137. *L'Eucharistie et la Charité* — C. J. Magnan
138. *T. R. P. Basile-Antoine-Marie Moreau*.
Une Religieuse de Sainte-Croix
139. *La Tempérance* — II. S. G. Mgr Courchesne
141. *L'Ouvrier en Russie* — E. S. P.
142. *L'Action catholique* — Mgr Eugène Lapointe
143. *La Russie en 1930*. Dr Georges Lodyginsky
144. *Le Scoutisme canadien-français*.
R. P. Paul Bélanger, S. J.
145. *L'Aumône* — Mgr Charles Lamarche
146. *Le Monument du Souvenir canadien*.
L'hon. Rodolphe Lemieux
153. *Un groupe de jeunesse catholique*.
Abbé Aurèle Parrot
154. *La Sanctification du dimanche* — XXX
158. *La Société St-Vincent-de-Paul à Montréal*.
J.-A. Julien
159. *Le Malaise économique* — Nos Evêques
163. *Les Carrières* — I.
Mgr Pâquet et P. L. Lalande, S. J.
165. *Les Carrières* — II.
A. Perrault, C. R., et J. Sirois, N. P.
167. *Les Carrières* — III.
Dr J. Gauvreau et A. Mailhiot
168. *Les Carrières* — IV.
S. Exc. Mgr Vachon et A. Bédard
169. *Encyclique « Dilectissima Nobis »*.
S. S. Pie XI
171. *L'Héroïque Aventure*.
R. P. Gérard Goulet, S. J.
172. *Les Carrières* — V.
A. Champagne et P. Joncas
173. *La Famine en Russie* — Cilacc
174. *Les Carrières* — VI. A. Rioux et A. Godbout
176. *Le Message de Jésus... Ses sources* — II.
R. P. L.-A. Tétrault, S. J.
177. *L'Eglise de Rome et les Eglises orientales*.
Abbé J.-A. Sabourin
178. *Les Carrières* — VII.
E. L'Heureux et A. Léveillé
179. *Un Monastère de Bénédictines au Canada*.
R. P. Paul Doncœur, S. J.
183. *L'Apostolat* — J. Sylvestre et A. Provencher
184. *Pour le plein rendement des Retraites fermées*.
E. Mathieu et M. Chartrand
185. *Mgr Provencher* — R. P. Alex. Dugré, S. J.
186. *Les Carrières* — VIII.
E. Minville et A. Laurendeau
187. *Saint Jean Bosco* — P. René Girard, S. J.
189. *La Retraite fermée et les jeunes*.
Jean-Paul Verschelden
190. *Armand La Vergne* — XXX
191. *Les Bx Martyrs Jésuites du Paraguay*.
R. P. Tenneson, S. J.
192. *La Retraite fermée, œuvre essentielle*.
Gérard Tremblay
197. *Pacifisme révolutionnaire*.
« Lettres de Rome »
198. *L'Œuvre des Goulles de lait paroissiales*.
Dr Joseph Gauvreau
199. *Les Jésuites* — Abbé Joseph Gariépy
200. *L'Œuvre des Terrains de Jeux* — O. T. J.
201. *Sous la menace rouge*.
R. P. Archambault, S. J.
202. *Un quart d'heure au pays du Soleil Levant*.
Paul-Emile Léger, P. S. S.
206. *L'Action catholique* — I — S. S. Pie XI
210. *Sœur Mathilde de la Providence*.
Marie-Claire Daveluy
212. *Notre régime pénitenciel* — Dr Joseph Risi
213. *L'Ordre social chrétien* — Cardinal Liénart
215. *Lettre apostolique « Nos es muy »*.
S. S. Pie XI
216. *Le Père Marquette* — Alexandre Dugré, S. J.
217. *Sur les pas du Frère André*.
Frère Léopold, C. S. C.
218. *La Mission Saint-Joseph de Sillery*.
R. P. Léon Pouliot, S. J.
219. *L'Espagne dans les chaînes* — Gil Robles
220. *L'Expérience d'Antigonish*.
Abbé Livain Chiasson
221. *Le Saint Rosaire*.
S. S. Pie XI et S. S. Léon XIII
222. *Retraites pour collégiens* — Abbé A. Mignolet
223. *L'Impérieuse Mission de la jeunesse*.
Roger Brossard
224. *L'Action catholique* — II. — S. S. Pie XI
225. *Congrès Eucharistique National de Québec*.
R. P. Auguste Grondin, S. S. S.
226. *Lettre sur le communisme*.
S. Exc. Mgr Georges Gauthier
227. *Le Bienheureux Pierre-Julien Eymard*.
R. P. Léo Boismenu, S. S. S.
228. *Mémoires des minorités au Canada* — O. T.
229. *La Vierge en Nouvelle-France* — I.
P. Charles Dubé, S. J.
230. *Congrès mondial de la Jeunesse* — E. S. P.
231. *Doit-on tolérer la propagande communiste ?*
Abbé Camille Poisson
232. *Une Université catholique au Japon*.
R. P. Hugo Lasalle, S. J.
233. *Le Front unique, piège communiste*.
Entente internationale anticommuniste
234. *The Boyce of Fascism in Quebec. The Quebec « Padlock Law »*.
H. F. Quinn et G. A. Coughlin, K. C.
235. *Vœux du premier Congrès de tempérance*.
E. S. P.
236. *Doit-on laisser les enfants entrer au cinéma ?*
Comité des Œuvres catholiques
237. *Guerre au blasphème, vengeance de Satan !*
Abbé Georges Panneton
240. *Sa Sainteté Pie XII* — E. S. P.
241. *Lettre à l'épiscopat des Iles Philippines*.
S. S. Pie XI
242. *Que pensent les maîtres de l'U. R. S. S. ?*
S. E. P. E. S.
243. *La Soumission de « l'Action Française »*.
E. S. P.
244. *Les Canadiens français et le Nouvel Ontario*.
Dr Raoul Hurtubise
245. *Une élite dans l'industrie* — Abbé B. Gingras
246. *Lettre encyclique « Serlum Laetitiae »*.
S. S. Pie XII
247. *La Vierge en Nouvelle-France* — II.
P. Charles Dubé, S. J.
248. *Allocutions de Noël* — S. S. Pie XII
249. *La Nouvelle Tactique du Komintern*.
Entente internationale
250. *La Science, la Foi, la Vision* — S. S. Pie XII

L'ŒUVRE DES TRACTS — Suite

251. *L'Histoire du Canada commence-t-elle en 1760?* G.-E. Marquis
252. *Mgr Adélarde Langevin, O. M. I.* Abbé Léonide Primeau
253. *Les Missions de la Compagnie de Jésus* S. I.
254. *Aux jeunes mariés — I* S. S. Pie XII
255. *La Franc-Maçonnerie.* Chanoine Georges Panneton
256. *IV^e Centenaire de la Compagnie de Jésus.* S. S. Pie XII
257. *Préparation à la vie de famille.* Mme Françoise Gaudet-Smet
258. *L'Action catholique.* S. S. Pie XII
259. *Messages* Maréchal Pétaïn
260. *Les Martyrs jésuites.* R. P. Archambault, S. J.
261. *La puissance de la presse et sa mission.* Mgr Philippe Perrier
262. *L'Action catholique féminine* S. S. Pie XII
263. *La Nouvelle Loi des liqueurs* E. S. P.
264. *Aux jeunes mariés — II.* S. S. Pie XII
265. *Trois regards sur Haïti* Abbé B. Gingras
266. *Jésuites* E. S. P.
267. *Y a-t-il une spiritualité d'Action catholique?* Mgr Guerry
268. *Directives d'Action catholique.* S. S. Pie XII
269. *Montréal, ville inconnue* Pierre Angers, S. J.
270. *Dévotion à la sainte Famille.* R. P. Archambault, S. J.
271. *Ville-Marie.* Abbé Lionel Groulx et Mgr Olivier Maurault, P. S. S.
272. *Aux nouveaux époux.* S. S. Pie XII
273. *Nous maintiendrons* Antoine Rivard, C. R.
274. *Le Cœur-Feu* R. P. Archambault, S. J.
275. *La Nativité de la Sainte-Vierge d'Hochelega* Abbé Henri Deslongchamps
277. *La Retraite fermée et la paix sociale.* A.-H. Tremblay
278. *La Question sociale.* Episcopat anglais
279. *Les Internationales* C.-E. Campeau
280. *La Prière pour les prêtres* Marc Ramus, S. J.
281. *Les Carrières — IX.* Abbé L. Desmarais et R.-O. de Carufel
282. *Si les femmes coulaient...* R. P. Georges Desjardins, S. J.
283. *Le T. R. P. Wladimir Ledochowski.* R. P. Joseph Ledit, S. J.
284. *Le Komintern* E. S. P.
285. *Dieu et son Eglise* R. P. P. Harvey, S. J.
286. *Le Français en Acadie.* S. Exc. Mgr Robichaud
288. *L'Œuvre des Vocations.* R. P. Archambault, S. J.
290. *La Russie soviétique.* Max Eastman
291. *Mission des Universités.* Lord Halifax et Oscar Halecki
292. *La Pologne héroïque et martyre* E. S. P.
293. *La guerre germano-soviétique et la question du bolchévisme* E. I. A.
294. *Mère Marie-du-Saint-Esprit.* Abbé Clovis Rondeau, P. M. E.
295. *La Révolution nationale* Oliveira Salazar
296. *Nos devoirs envers le Pape.* R. P. Bonaventure Pélouquin, O. F. M.
297. *L'Attaque des Soviets contre le Vatican.* Mgr Fulton Sheen
298. *La Délinqence juvénile et la guerre.* R. P. Valère Massicotte, O. F. M.
299. *Un programme de prophylaxie.* Paul Gemahling
300. *Le Centenaire des Sœurs Grises.* Abbé Léonide Primeau
301. *Pourquoi voter — Comment voter* E. S. P.
302. *Russie et communisme* E. S. P.
303. *La Terre qui naît* R. P. Alex. Dugré, S. J.
304. *Le foyer familial et la responsabilité des parents* J.-Omer Asselin
305. *Varennes agricole* Firmin Létourneau
307. *S. S. Pie XII et la Papauté.* Chanoine Alphonse Fortin
308. *L'Ordre Hospitalier de Saint Jean-de-Dieu.* Maurice Ruest, S. J.
309. *Karl Lueger* P. Coulet
310. *Justice pour la Pologne* Abbé L. Lefebvre et Dr J. J. McCann, M. P.
311. *Le Canada, son passé, son avenir.* Thibaudeau Rinfret
312. *L'Évolution de l'Action catholique ouvrier.* Abbé Maxime Hua
313. *Bases essentielles de l'Union panaméricaine* Guillermo Gonzalez, S. J.
315. *Journal de retraite.* Joseph Toniolo
316. *Centenaire de la conversion du cardinal Newman* Alexandre Dugré, S. J.
317. *Faut-il continuer la lutte contre le communisme?* E. S. P.
318. *La vérité sur l'Espagne* S. Exc. Mgr Pla y Deniel
319. *La Charité chrétienne* Eugène Thérien
320. *Voix catholiques de l'Allemagne et de l'Autriche* Episcopat
321. *Au pays de Joliet* Dollard Cyr
322. *Les œuvres pontificales de charité durant la guerre.* P. F. Cavalli, S. J.
323. *Les Sœurs de Saint-Paul de Chartres en Gaspésie* Abbé Pierre Veilleux
324. *Franco et l'Espagne* E. S. P.
325. *La première Sainte américaine* Luigi d'Apollonia, S. J.
326. *Cinquante ans de journalisme catholique* E. S. P.
327. *La Bible,* { Jacques Leclerc, O. F. M.
votre lecture. } Léandre Poirier, O. F. M.
328. *Pour les bibliothèques publiques.* G.-E. Marquis
329. *L'Établissement des jeunes.* J.-M. Gauvreau
330. *Dans les trois Amériques.* Chanoine Cardini
331. *Regards sur l'Allemagne occupée* E. S. P.
332. *Les « témoins » d'une sottise.* René Bergeron
333. *L'Apostasie des temps nouveaux* R. P. Desqueyrat, S. J.
334. *Le bienheureux Contardo Ferrini* Gaetano di Sales
335. *Mgr Philippe Perrier* Omer Héroux,
Chan. Groulx, L.-Athanasie Fréchette
336. *L'U. R. S. S., terre d'oppression* E. S. P.
337. *Saint Bernardin Réalino* Jean L'Archevêque, S. J.
338. *Le Logement ouvrier* Chanoine Lesage
339. *Quelle est la bonne Eglise?* R. P. Patrick Harvey, S. J.
340. *Sous le régime soviétique* XXX

N. B. — Les numéros omis sont épuisés.

Prix: 10 sous l'exemplaire, franco; \$1.00 la douzaine; \$7.50 le cent.
Conditions d'abonnement: \$1.00 pour douze numéros consécutifs.

L'ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE, 1961, rue Rachel Est, Montréal